

ON AURAIT DÛ LAISSER UN MOT

mise en scène de Grégory Faive

*Montage réalisé à partir de La mastication des morts
de Patrick Kermann*

Prenez un village
Comme n'importe quel village :
Appelez-le Moret-sur-Raguse.
Tout près du Bois de la sente, sur la route de Landon.

Sur la place, le café de la Mairie de la mère Pascale,
Dans le virage, la ferme des Riboux,
Plus loin, la belle maison des Blandin, le manoir des Reboul,
A l'orée du bois la ferme des Vinchon...

Et certainement une église,
Et, juste à côté,
Le cimetière...
Et ses morts...



Tendez l'oreille et écoutez !
Ecoutez la voix de ces morts qui racontent leur vie,
leur disparition, leurs regrets, leurs angoisses,
leur ignorance dans cette polyphonie, où s'entrechoquent des récits
qui viennent sensiblement résonner sur nos propres vies.

Distribution



Jeu | Anne Castillo
Luc Cerutti
Emilie Geymond
Bénédicte Lesenne-Asam
Kevin Sinesi
*et la participation des enfants
de Moret-sur-Raguse tombés
au champ d'honneur.*

Mise en scène | Grégory Faive

Scénographie | Vincent Guyot
Grégory Faive

Création lumière | Vincent Guyot
Création son | Laurent Buisson

Régie lumière | Mathieu Tomasini
Régie son | Guillaume Novella

Teaser | <https://vimeo.com/147183204>

Administration | Claire Anger

Production | Le Chat du désert

Coproduction | Le Tricycle-Grenoble
La Ville de la tour du Pin

Soutiens | Région Auvergne-Rhône-Alpes
Département de l'Isère
Ville de Grenoble
ST Microelectronics
Ateliers décors et costumes du TMG

*Crédits photos : Jacques Anger (paysages) &
Claire Anger (spectacle)*

Gilles Rimey

1949-1952

On est mort on est mort c'est tout on est dans la tombe la tombe est une chambre la tombe est une chambre noire on est dans le noir il fait noir on ne voit rien on ne peut plus ouvrir les yeux ou les yeux sont ouverts et on ne voit rien on ne sait pas on ne bouge plus la chambre est étroite on ne bouge plus on ne peut plus bouger les bras sont lourds on ne respire plus on est dans le noir et dans le froid j'ai froid on ne grelotte pas mais on a froid dans le noir on ne voit pas qu'on a froid on ne voit plus rien on entend des bruits on entend des pas on entend des larmes couler on est mort c'est tout dans la tombe noire et froide on attend on est mort on est mort c'est tout.



« Quand on pense à quel point la mort est familière et combien totale est notre ignorance, et qu'il n'y a jamais eu de fuite, on doit avouer que le secret est bien gardé. »

Jankélévitch

Interroger la mort pour enchanter la vie ?



Pour le dictionnaire Larousse, la mort c'est « *la perte définitive par une entité vivante des propriétés caractéristiques de la vie, entraînant sa destruction* ».

Chacun de nous est ainsi amené à disparaître...

Et pourtant !

Le corps s'éteint, oui, mais aux vivants, il reste le souvenir. Ce souvenir est fait d'images, de phrases, de voix, de rires, d'empreintes, de gestes qui subsistent et accompagnent les vivants, avec souvent plus de force que lors des moments partagés.

La perte d'un être qu'il soit cher ou non, pénètre les corps et interroge ce qui demande à vivre, ce qu'il faut encore éprouver, réveille ce qui s'est endormi sans bruit, définit ce qui nous constitue à travers ceux qui sont partis.

C'est un exercice difficile et réjouissant, pour peu que l'on souhaite connaître les propriétés caractéristiques de nos existences.

Imaginons maintenant que les morts prennent la parole pour nous renseigner sur nos vies.

Idée saugrenue certes, mais au combien théâtrale, tant par son impossible réalité que par les questions imaginaires et de représentation qu'elle soulève.

Mettre en scène la voix des morts !

C'est absurde, ça fait peur et c'est drôle : des morts qui parlent, qui ont encore à dire !

Quelle est leur langue ? De quoi parlent-ils ?

Dans quel espace faire parler ces morts ?

Avec quel corps ?

Pour faire résonner quoi chez les vivants ?

« Je voulais parler de la mort, mais la vie a fait irruption, comme d'habitude »

Virginia Woolf

Pour présenter son texte, Patrick Kermann parle d'une accumulation d'habitants qui chacun font entendre leur singularité, leur langue propre, surgit d'outre-tombe, pour résonner sur les morts en sursis que sont les vivants. C'est la nature de cette résonance que nous tentons de mettre à jour.

Si elle s'appuie sur l'angoisse de la disparition, elle réveille et rappelle également ce qui définit nos vies, en faisant parvenir au spectateur l'expression de toutes ces vies terminées, de ce qu'elles ont traversé, de leurs désastres, comme révélateur de sa propre existence, de ses vanités mais aussi de ses joies, de ses richesses et de cet important et difficile travail qu'est celui d'être en vie.

En premier lieu, définir la partition : chaque mort fait entendre une parole plus ou moins longue et de forme différente – prose, vers libres, liste, poème, énumération – pour dire soit sa vie, soit sa mort, soit ses regrets, soit sa non-vie. Ces paroles s’entrechoquent, se répondent et créent une œuvre musicale dont les acteurs sont la partition.

J’ai choisi de travailler avec quatre acteurs, deux hommes, deux femmes qui prêteront leur corps à ces morts pour que s’expriment leurs voix.

4 voix, 4 silhouettes, qui se sont essayées à tous les textes, à l’organisation d’enchaînements, pour décider quels textes allaient être dits, avec quelle voix, à la suite de quel autre texte, selon que les sujets, la musique, ou les niveaux de langue décident des enchaînements.

Dans le même temps, nous avons réfléchi à la narration et à l’espace.

La mort est une disparition en deux temps : d’abord celle du corps, puis celle des souvenirs. Ensuite viennent d’autres vies, puis d’autres morts et ainsi de suite... Comme sur scène : une œuvre est jouée, quitte le théâtre, une autre prend la place, et disparaît à son tour.

C’est avec cette idée de mouvement permanent de remplacement, d’apparition, de disparition, qu’est proposée la représentation : une succession de codes de jeu, du silence, un espace vide ou très encombré, de la musique, un groupe de gens qui surgit... et laissant le temps d’un tableau, la parole s’installer, se faire entendre, puis disparaître et passer au tableau suivant.

Comme si, pour représenter la mort, il fallait exagérément dessiner la vie, créer du mouvement pour qu’en creux résonne le grand silence et nous aspire l’angoisse du vide. Et pour ne pas sombrer, rire.

Quoi faire d’autre ?

Un mort qui parle, c’est une situation simple et absurde. Et lorsqu’ils sont plusieurs, l’humour est omniprésent. Chaque texte possède d’emblée un double niveau de lecture qui donne au mouvement de la représentation une impression de fête.

C'est ce que devrait être la vie et ce que sera la représentation : une grande fête avant la mort et le rideau qui se referme. Une fête, il est vrai, compliquée à organiser et souvent éprouvante, rassemblant de nombreux convives, certains lui donnant du relief, d'autres la gâchant plus souvent qu'à leur tour. Sans oublier, les éternels absents et ceux qui refusent l'invitation...

De la musique, des chansons, des conversations...

Des disputes, des rires, des larmes, de la nourriture, du sexe et de l'amour !

Et en fond de scène, un corps qui ne fait rien, à qui il n'arrive rien, qui ne participe à rien, regarde, peut-être, contrepoint du mouvement, image de la perte des propriétés de la vie.

Grégory Faive.



Le montage



Le texte de Patrick Kermann compte à l'origine 161 propositions d'habitants du village imaginaire de Moret-sur-Raguse, gisants tous dans le cimetière tout aussi imaginaire.

Certaines de ces propositions sont liées entre elles par un fil narratif : un accident de Solex, sa victime, son responsable, le propriétaire de la Vache contre laquelle le Solex s'est écrasé mais également une femme apparemment honorable qui a connu beaucoup d'hommes, ces hommes, et parfois leur femme ou encore une famille sur laquelle pèse le poids tragique de l'inceste.

D'autres racontent leur mort ou leur vie, les regrets ou les joies qui ont jalonné leur vie.

D'autres encore donnent un point de vue sur la condition de mort.

Les plus courtes, variations de proverbes ou d'aphorismes, apportent rythme, légèreté et participent aux transitions. Enfin les propositions chorales, comme celles du monument aux morts, participent à l'invention de l'imaginaire qui fait exister le village.

Avec les comédiens, nous avons travaillé à la lecture de l'intégralité des textes en étant attentifs aux résonances musicales, en mettant à jour les généalogies, les liens entre textes, les époques et les thématiques. Les textes traitant de la guerre 14-18 ou de celle d'Algérie, ne figurent

pratiquement pas dans le montage : l'imaginaire convoqué par ces guerres met une barrière à l'expérience que je souhaite pour le spectateur : la possibilité qu'à travers ces morts il reconnaisse un sentiment, une émotion, une question ou une angoisse liée à son existence. Il reste malgré cela, la scène du Monument aux morts, pièce dans la pièce, porteuse de cet imaginaire, le temps d'une scène : cela fait absolument partie de nous mais les années passées entre ces événements, l'écriture du texte et aujourd'hui, nous éloignent de leurs conséquences directes sur nos vies.

Petit à petit, à force de relecture, et bien que tout soit fictif, un attachement s'est créé avec certaines familles, certaines histoires, plus qu'avec d'autres. Place a aussi été faite au désir des acteurs de se confronter à tel ou tel texte.

Il était également important que le rire, l'absurde et la comédie alimentent les arbitrages : ici les morts parlent, ce qui est absurde en soi. Leurs paroles ont donc d'emblée un second niveau de compréhension rationnel ou sensible qui amène souvent beaucoup d'humour.

Et la musique : la langue des morts, le choc de chacune de ces langues, les voix des vivants... tout cela s'entrecroise et se tisse avant même que se pose la question du corps.

Tous ces choix se sont fait en cohérence avec les premières intentions de mise en scène basées sur les ruptures de rythmes et les changements de codes, toujours avec cette idée que la meilleure façon de parler de la mort était de convoquer la vie.

Le texte final est composé d'un prologue, de sept parties et d'un épilogue.

Le village, identifiable pour le spectateur, point d'ancrage imaginaire de toutes ces figures se peint par petites touches au fur et à mesure du récit.

Chaque tableau est l'exploration d'une question, d'une urgence, d'un désir raconté dans la mort et par miroir, dans la vie.

Enfin, il y a celui qui régulièrement regarde ce qu'est « être mort » : dans quel état ça met, quelles sensations, et quelles questions cela provoque-t-il ?

Parce que c'est bien ce dont, au final, il s'agit...



L'auteur



« Depuis les Grecs Anciens jusqu'à nos jours, en passant par Shakespeare où les spectres ne sont pas en reste, le théâtre est par essence, un art de la mort, un art de faire parler nos morts. Il est tout à la fois dévoilement et masque.

Ajoutons à cela l'acteur qui meurt sur scène tous les soirs, la représentation éphémère par définition, et la mémoire du spectateur, non moins éphémère... Art de la mort et de la trace poétique du fragment. Fragilité de la mémoire vivante !...

De ma première pièce « The Great Disaster » à la dernière en cours, je ne cesse de donner la parole à ceux qui sont morts. La question de la Shoah n'est sans doute pas étrangère à ce fait. Elle constitue, selon moi, le noyau dur et secret de mon écriture.

Que peut-on écrire après une coupure historique et philosophique aussi radicale, aussi irréconciliable ? Quelles formes sont encore possibles ? Quelles figures inventer ?... Moi, j'ai choisi de faire parler les morts.

C'est d'ailleurs en visitant un petit cimetière de la campagne française que m'est venue l'idée de construire une polyphonie de l'au-delà en redonnant la parole aux centaines de défunts enterrés depuis des siècles à Moret-sur-Raguse, village symbolique inventé de toutes pièces... Mais avant d'en arriver là, j'ai fait un tour de

France des nécropoles rurales et j'ai réuni un ensemble de noms aux consonances bien françaises afin d'exclure tout exotisme...

« La mastication des morts » est un oratorio in progress. C'est un travail sur le nombre et la mémoire, la petite mémoire fragile d'une multitude de voix qui s'inscrivent dans l'histoire d'une communauté. Il s'agit dans l'accumulation des habitants du cimetière de Moret-sur-Raguse, d'entendre la singularité de chacun, sa langue propre qui, surgie d'outre tombe, par delà les corps, fait résonner en nous, morts en sursis, ces vivants d'un autre monde. Chacun de ces morts a sa langue individuelle, sa rhétorique spécifique. L'ensemble de ces formes d'expression accumulées constitue un vaste interrogatoire sur la langue, sur ce qu'il reste d'une langue incarnée, individualiste lorsque l'histoire est passée par là. »

Patrick Kermann
1959-2000



Le rôle des amateurs

Le chemin qui m'a conduit au désir de mettre en scène

La Mastication des morts est lié de près à mon travail auprès de différents groupes de comédiens amateurs. La facture de ce texte permet d'accéder rapidement à l'oralité, c'est donc, au delà de ce qu'il contient et provoque sensiblement, un formidable outil pédagogique. Il permet, par la pluralité des formes d'écriture de chacun des 161 textes, d'aborder les différentes problématiques de la prise de parole qu'elles soient techniques ou liées à des questions d'interprétation.

J'ai conduit trois ateliers autour de ce texte : les participants à ce dernier étaient des comédiens et comédiennes amateurs venant de diverses troupes locales.

La restitution publique de ce travail a été le cadre de questions liées à la représentation : ordre des textes, choix des textes, nature de la parole collective, sens à faire parvenir, qu'adresse-t-on au spectateur...

Me plonger dans ces questions a été le déclic qu'il manquait pour me confirmer que mon rapport à ce texte était nourri du désir de le mettre en scène. Une fois ces travaux d'atelier terminés, nous ne devions pas en rester là. Très vite dans le travail de réflexion, s'est posée la question du mouvement, de l'éphémère et de la diversité de parole. J'ai donc proposé aux participants de faire partie de la distribution pour être un des éléments de cette diversité. La scène du Monument aux Morts est leur théâtre : une foule surgissant, porteuse d'une mémoire qui elle-même se dilue avec le temps, puis disparaissant pour laisser place à autre chose. Dans chaque ville où le spectacle est joué, un groupe de comédiens et comédiennes amateurs est constitué, formé pour jouer la scène pendant les représentations.

La scène mettant en avant un chœur de jeunes soldats, le groupe est dans la mesure du possible, formé de lycéens et lycéennes.



Article de presse



La mort lui va si bien

ALORS QUE SON SEUL-EN-SCÈNE «POURVU QU'IL NOUS ARRIVE QUELQUE CHOSE» EST TOUJOURS EN TOURNÉE QUATRE ANS APRÈS SA CRÉATION, GRÉGORY FAIVE DÉVOILE UNE NOUVELLE FANTAISIE : « ON AURAIT DÛ LAISSER UN MOT ». UNE HISTOIRE DE DÉFUNTS QUI REVIENNENT SUR LEUR VIE PASSÉE POUR UN SPECTACLE JOYEUX, FOISSONNANT ET HABILLEMENT CONSTRUIT.

« *Pas d'anges, pas de harpes, pas de vertes prairies fleuries, c'est des craques que racontait le curé, que des craques.* » Amandine Delpout, 1856-1919. À ses côtés dans le cimetière de Moret-sur-Raguse, il y a du monde. Tiens, cette tombe, c'est celle d'une femme qui, visiblement, a été très proche de nombreux villageois de sexe masculin. Là, c'est celle d'un homme qui a fini sa vie au fond d'un fossé à purin à cause d'une vache percutée en solex. Et ici, celle d'un jeune révolté mort bêtement, son cocktail explosif en main.

Comment le savons-nous ? Parce qu'ils ont tous décidé de se confier. De raconter leur vie, leur mort, leurs rapports les uns aux autres ou, tout simplement, ce qui leur passe par la tête – « *Je suis née un 18 mai, je suis morte le 18 mars, comme quoi !* » C'est Patrick Kermann, auteur de théâtre de la fin du XXe siècle, qui a composé cette « *polyphonie de l'au-delà* » qui, en plus d'être souvent jouée, est devenue un incontournable pour tout apprenti comédien – l'écriture atypique, souvent très orale, change

de couleur selon le mort aux commandes et offre donc un éventail infini de possibilités.

Trop tard ? Non !

En faisant d'une phrase de la pièce le titre du spectacle, le metteur en scène grenoblois Grégory Faive marque son envie de s'approprier ce texte fort. Et de jouer avec un plaisir qui transparait pendant les presque deux heures de représentation. Sur scène, quatre (excellents) comédiens campent ces morts bavards dans différents tableaux qui rythment l'ensemble et évitent l'écueil du simple bout à bout de monologues.

Car ça part dans tous les sens, ça se marche dessus parfois, dans un joyeux bordel savamment chorégraphié – la scénographie et la création lumières sont remarquables par ce qu'elles suggèrent. Si on se laisse parfois déborder par un trop-plein de mots et de personnages, l'ensemble enivre gaiement, notamment grâce aux nombreuses petites touches personnelles parsemées ici ou là par Grégory Faive.

« *Le temps d'apprendre à vivre il est déjà trop tard* » écrivait Aragon. Ce n'est plus tout à fait vrai maintenant.

Aurélien Martinez - Petit Bulletin n° 988

La compagnie



La compagnie, dirigée par Grégory Faive, est basée à Grenoble et a été créée en 2006, suite à la création de *Nous, les héros*, de Jean-Luc Lagarce.

C'est de cette pièce, première mise en scène de Grégory Faive que le nom de la compagnie est tiré. Le travail de la compagnie se partage depuis, entre la création d'œuvres théâtrales contemporaines et de nombreux projets de transmission auprès de collégiens, lycéens, étudiants ou comédiens amateurs. Le travail de mise en scène observe, avec les codes du théâtre et du Music-Hall, ce qui fait groupe ou non et notre rapport quotidien à l'autre : comment s'accommoder de l'autre, de celui qui est différent, semblable ou étranger ? Où trouver l'espace pour se faire entendre ? Se faire entendre sans écraser... Savoir se taire sans être écrasé... Qu'est ce qui explique que quand un dit Bonjour, l'autre entend Fous-moi la paix ? Et quels sont les possibles pour sortir d'un tel malentendu.

« Si les questions posées par les œuvres choisies amènent bien souvent un constat désespérant, j'aime qu'elles soient posées avec distance. J'aime que les affrontements soient l'occasion de joutes verbales jubilatoires pour l'acteur comme pour le spectateur, que chaque spectacle soit l'occasion de réinterroger la théâtralité ; que le music-hall ne soit jamais très loin ; que le rythme des mots amène un peu de comédie dans ces textes qui montrent à quel point l'exercice de vivre est difficile, mais aussi à quel point s'y atteler permet de se sentir vivant » Grégory Faive

Que ce soit sous forme de solos (*Pourvu qu'il nous arrive quelque chose, Le discours*) ou avec des spectacles de troupe (*On aurait dû laisser un mot, Si vous voulez bien passer à table ?*), ces questionnements traversent depuis 2006, chacune des créations de la compagnie et seront au cœur de *On n'est pas assez nombreux pour jouer Shakespeare*, création 2026.

Grégory Faive | metteur en scène

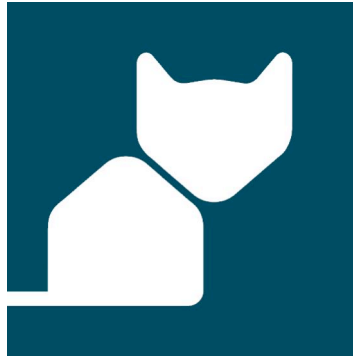
Formé au C.N.R. de Grenoble dans le Cycle d'Orientation Professionnelle, dirigé par Philippe Sire, il rencontre Laurent Pelly avec lequel il travaillera sur plusieurs spectacles dont *Le Roi Nu* ou *Les Malices de Plick et Plock*. Il les retrouve en 2017 pour *Les Oiseaux* d'Aristophane et *Harvey* au côté de Jacques Gamblin.

Comédien, il travaille pour Serge Papagalli (*Western*), Gilles Arbona (*Presque Falstaff*), Marie Brilliant (*Au nom de*), Luc Cerutti (*L'école des Maris*), Pascale Henry (*Les tourments d'Alexis, Pas à pas, Vacillations*)... et depuis 2022 avec La compagnie des Gentils et Aurélien Villard pour *Show Muse Go On*.

Il est membre depuis 2007 du collectif Troisième Bureau, comité de lecture de théâtre contemporain, où il est lecteur et directeur de lecture.

Il intervient également dans différents établissements scolaires, EHPAD, centre d'accueil ou d'enseignement musical pour inventer et encadrer différentes formes théâtrales.

C'est en 2006 qu'il crée la compagnie Le Chat du désert où il occupe les fonctions de metteur en scène, de comédien et de responsable des actions de transmission et de médiation.



Cie Le Chat du désert

c/o Maison de la vie associative et citoyenne
6 rue Berthe de Boissieux 38000 Grenoble
06 51 77 34 05 | contact@lechatdudesert.com

Contact

Administration de production | Claire Anger
admin-prod@lechatdudesert.com